

*Mardi 10 juillet 1792, dix heures du matin*

— Il a entre dix et douze ans... Il mesure entre trois pieds deux pouces et quatre pieds<sup>1</sup>...

Dauterive essayait de se souvenir de la taille exacte de Joseph, et cet effort l'irritait, le mettait presque en rage.

— Il a les cheveux bruns, les yeux... (Mon Dieu, il ne s'en souvenait pas vraiment, et il laissa la phrase en suspens.) Une petite fossette quand il sourit. Il est boiteux du pied... droit. Le bras gauche cassé...

— Le bras cassé, vous me l'avez déjà dit, répondit son interlocuteur avec un sourire patient.

Assis derrière son grand et vieux bureau de chêne, l'Économe de Bicêtre – autrement dit le chef de cet énorme établissement – écoutait son jeune visiteur d'un air placide, le regard gris derrière ses lunettes rondes en écaille de tortue. La soixantaine, il avait les joues pleines et les cheveux gris épais, ramenés en queue par un ruban noir. Il fit un signe désabusé de la main – il avait les doigts délicats d'un musicien ou d'un écrivain.

— Je vous l'ai dit, lieutenant. Je veille ici sur près de quatre mille âmes, dont plus ou moins huit cents enfants, il en arrive et il en sort chaque jour Dieu sait combien. (Il y avait de la pitié dans sa voix.) Êtes-vous bien certain que votre... garçon soit ici ?

Le jeune homme répéta ce qu'il avait appris d'un geôlier parisien : Joseph, son petit domestique, était passé par la prison de La Force vers la fin du mois de juin. Ensuite on l'avait envoyé ici.

1. Entre 1 mètre et 1,20 mètre.

Il parlait vite, à l'étroit dans son uniforme neuf, la douleur frappant par vagues son nez fraîchement cassé, terriblement gonflé sous son pansement. Le médecin qui nettoyait sa plaie chaque matin lui avait prescrit au moins trois semaines de repos. Ce n'était pas près d'arriver, du moins pas tant qu'il n'aurait pas retrouvé Joseph.

— S'il est dans nos murs, ne doutez pas que nous le retrouverons. Nos registres sont parfaitement à jour, fit l'Économe en quittant son siège sans effort.

C'était un homme imposant, au ventre arrondi comme ses joues, en bel habit noir comme un confesseur mondain.

— Un verre d'eau ?

Victor refusa en se levant à son tour – son front, ses tempes, son dos étaient trempés de sueur. Il avait presque envie de vomir mais il serra les dents et suivit son hôte qui lui désignait la sortie de son cabinet, s'emparant au passage de son bicorne à haut plumet tricolore.

Bientôt deux semaines que Joseph avait disparu, le bras brisé avant d'être expédié ici. Il avait connu l'enfant un an plus tôt aux environs du Châtelet, il revoyait très bien ses haillons, son sourire et son boitement. Pris de pitié, il l'avait engagé. Il avait appris son enfance misérable en Mayenne, la mort de sa mère, sa fuite à Paris pour y retrouver sa tante, en vain, ses vols, et la plongée dans la faim et la misère.

Plus tard, il l'avait entraîné dans plusieurs de ses enquêtes, au péril de sa vie. Il voulait l'élever, lui apprendre à lire et à écrire, comme pour venger les injustices dont il avait été victime lui-même enfant. Et maintenant le remords brûlait son âme, et la colère aussi. Si Joseph avait disparu, peut-être à jamais, c'était de sa faute.

Le jeune homme – vingt ans depuis quelques jours – suivit l'Économe dans un long couloir aux fenêtres grandes ouvertes. Des hommes de peine en tenues grises ciraient le parquet. Plus loin, ils croisèrent des employés chargés de papiers puis deux femmes aux visages encadrés dans des coiffes empesées. Elles saluèrent l'Économe au passage, non sans glisser un regard curieux vers son hôte en uniforme.

— Les registres sont ici, dit le directeur en lui montrant un bureau, bras tendu. Tout est noté, nous n’aurons aucune peine à retrouver votre enfant s’il est là.

C’était une pièce au parquet bien ciré, les étagères chargées de vieux registres reliés de cuir sombre. Deux commis assis à une grande table surchargée de papiers se levèrent d’un bond. Comme à peu près tout le monde, ils louchaient sur le gros pansement qui entourait la tête et le nez de Victor.

L’Économe leur demanda de sortir les registres et s’installa à table pour les parcourir, pointant de l’index les lignes soigneusement calligraphiées.

Victor s’approcha.

— *Jean Desgrez, dix ans, de Montigny près d’Arras, entré le 5 juin dernier pour imbécillité. Entré par le bureau de la Pitié. S’il avait eu le bras cassé, ce serait certainement indiqué. Ah, là, Joseph !... Ah non, il a trente-sept ans...*

Victor sentait son cœur s’accélérer en voyant défiler les noms sous le doigt fin de l’Économe, les motifs d’incarcération, ces vies misérables anéanties : *vol d’effets à la sacristie, vols de cuivre à l’atelier – il sera fouetté deux fois par jour jusqu’à nouvel ordre.*

Il dut s’essuyer les yeux piqués par la sueur, sans remarquer que l’Économe s’adressait à lui.

— Je crois que nous l’avons retrouvé : Joseph Doterif, est-ce bien lui ?

Le jeune homme reprit son souffle comme s’il sortait la tête hors de l’eau. Le garçon était là ! Il avait donné un faux nom ressemblant à celui de son maître, *DOTERIF*. Pour attirer l’attention, évidemment (en réalité il s’appelait Turpin). Victor hocha la tête, trop ému pour parler.

— *Âgé de douze ans environ, se prétend domestique mais sans doute mendiant, envoyé de la prison de La Force à Paris par ordre de Jean-Baptiste Dossonville, juge de paix à la section du Marché-des-Innocents, à Paris<sup>1</sup>. Placé à la Correction à son arrivée à Bicêtre le 3 juillet dernier. C’est bien lui ?*

---

1. En 1790, Paris est divisé en quarante-huit sections, formes anciennes des quartiers puis de nos arrondissements actuels.

L'Économe le regardait avec une distance nouvelle.

— C'est lui. J'ai son ordre d'élargissement, murmura le jeune homme en fouillant sa poche d'uniforme.

Ses mains tremblaient un peu. Au nom de Dossonville, une bouffée de haine l'avait saisi tout entier, presque au point d'effacer la joie de retrouver Joseph. Des idées de vengeance lui traversaient l'esprit. Il s'imagina armer un pistolet, le décharger dans la poitrine de ce faux juge, ce traître à la Révolution. En même temps, un soulagement infini faisait monter des larmes.

Cependant le directeur de Bicêtre semblait embarrassé.

— J'espère que... Sachez que ce garçon a été transféré hier...

Il avait hésité pour prononcer sa phrase, son doigt soulignant une indication dans le registre :

*Joseph DOTERIF ; transporté à l'infirmerie Saint-Roch ; fièvre et vomissements.*

— Saint-Roch, l'infirmerie de la prison, précisa l'Économe d'une voix soudain plus douce.

\*

Entouré d'un gigantesque mur, Bicêtre occupait le sommet d'une colline, non loin de Gentilly au sud de Paris. La première chose qu'on voyait, et de très loin, était l'alignement des dortoirs sur trois étages et plus de cent cinquante toises de large, entrecoupés de pavillons<sup>1</sup>. Bicêtre dépendait de l'Hôpital général, créé au siècle précédent pour accueillir tout ce que la société rejetait, mendiants par milliers, vieillards indigents, paralytiques, insensés, voleurs et assassins, pédérastes, prostituées, vérolés, cancéreux, orphelins de tous âges, estropiés.

Victor suivit l'Économe sur une vaste esplanade semée de potagers. Quelques internés flemmardaient devant les marchands ambulants de hareng ou de café. La plupart des autres travaillaient, en mauvais uniformes gris, mais si chétifs et lents que le jeune homme se demanda s'il était bien utile de les mettre à l'ouvrage.

---

1. La toise fait environ 2 mètres, donc la façade mesure près de 300 mètres !

À peine avaient-ils fait dix pas qu'une vague de clameurs retentit, lointaines et délirantes.

— Les fous... commenta l'Économe sans s'arrêter, un sourire résigné aux lèvres. C'est qu'ils sont durs à tenir, parfois.

Entre les hurlements, on percevait des tintements et des raclements métalliques – Victor sut que c'étaient des chaînes et frissonna malgré la chaleur. Plus loin, quelques élégants causaient et riaient en attendant qu'une femme les rejoigne, protégée du soleil sous une ombrelle.

— Des visiteurs pour nos fous, expliqua l'Économe à Victor interloqué. Il faut croire que la misère fait rire, ajouta-t-il avec un sourire affligé. Et aujourd'hui ce n'est rien : le dimanche ils sont dix fois plus nombreux. Ah, un instant je vous prie. Je dois dire un mot à la Supérieure. C'est l'affaire d'une minute ou deux.

Un groupe de femmes en uniforme passait un peu plus loin. Il partit conférer avec elles. La Supérieure avec qui il discutait avait la soixantaine, petite et replète, le visage quelconque encadré d'une coiffe blanche. Trois officières l'accompagnaient, plus jeunes et fines, vêtues du même genre de tenue sombre. L'une d'elles jetait des regards en coin vers l'officier.

Bientôt l'Économe revint en s'excusant.

— Êtes-vous sûr de vouloir m'accompagner ? demanda-t-il avec un regard de commisération. (Ses yeux semblaient avoir tout vu, tout enduré.) Voulez-vous un verre d'eau ? Autre chose ? Nous avons tout ce qu'il faut ici.

— Finissons-en, répondit le lieutenant en reprenant la marche.

Quelques instants plus tard, ils arrivaient devant un grand ensemble de bâtiments, à droite de l'église. La prison de Bicêtre.

\*

Le gendarme commençait à étouffer d'émotion, avec l'impression pénible d'avancer dans un cauchemar, vers quelque chose qu'il n'aimerait pas.

Une fois passées les lourdes portes, une escorte de gardiens armés de nerfs de bœufs les accompagna jusqu'à une cour entourée de trois immeubles, eux-mêmes surmontés d'un chemin de ronde où passaient des surveillants armés. Partout

des cris, des bruits de chaînes, de serrures, de sabots traînés. L'odeur prenait à la gorge, mêlant la pisse, la pourriture, la saleté d'hommes entassés.

Ils continuèrent en longeant un alignement de portes renforcées – les cabanons, expliqua l'Économe. Les prisonniers n'en sortaient qu'une fois la semaine, pour la messe – les récalcitrants étaient fouettés ou privés de pain. Un bâtiment de quatre étages s'élevait en face, destinés aux détenus les plus dangereux, qui attendaient le départ au bagne ou l'échafaud.

Victor sentait l'écœurement monter. On avait voulu une nouvelle justice, un nouveau *Code pénal* pour tous, la suppression des châtiments corporels. Ces réformes arriveraient-elles jamais jusqu'ici ?

L'Économe qui marchait à ses côtés lui prit soudain le coude :  
— Nous y sommes presque. Courage.

Victor le regarda, surpris, mais l'autre était déjà reparti.

À l'étage, le directeur se fit ouvrir la porte de l'infirmerie Saint-Roch, une longue salle aux fenêtres occultées, où régnait une odeur repoussante. La plupart des pensionnaires des lieux, fantômes vêtus de gris, semblaient incapables du moindre déplacement, les corps et les mains déformés, entassés par six ou plus sur des grabats comme des poissons morts.

Quelques pauvres hères balayaient le sol couvert d'une poussière mêlée de déjections, dans des relents à faire vomir.

— Nous manquons de place, déclara l'Économe qui se mouvait sans la moindre gêne. Nous devons mélanger tous les malades, prisonniers ou *bons pauvres*<sup>1</sup>. Hélas, voyez dans quel état sont ces malheureux. Nous faisons tout pour les remettre à la tâche, mais comment voulez-vous... voilà les ravages d'une vie d'oisiveté. Ils se sont eux-mêmes créé leur enfer sur terre.

Jamais Victor n'aurait imaginé une telle horreur. Il avait l'impression d'être au fond d'un réduit, parmi des pantins qui n'avaient plus rien d'humain. Comment la société pouvait-elle tolérer de tels endroits ? Qui méritait un tel traitement, un tel abandon ? Ces pauvres êtres *avaient eux-mêmes créé leur enfer*... Vraiment ?

---

1. Pauvres non mendiants.

Un vieillard paralytique le scrutait, les joues creuses mal rasées, la chemise loqueteuse laissant apparaître son ventre creux.

— Hé, militaire ! fit-il en dévoilant ses gencives.

Un sourire de fierté était passé dans ses prunelles. À côté de l'invalides, deux soutiers de ce navire infernal soulevaient un cadavre décharné.

Ils cherchèrent Joseph, en vain.

Victor tentait de se rassurer. On n'y voyait pas grand-chose à cause des fenêtres fermées, pour éviter que l'air extérieur ne vienne corrompre celui de l'intérieur, dit l'Économe qui déambulait un pas devant lui, penché sur les litières immondes.

Le cerbère de cet antre de misère était un petit homme au ventre rebondi, le nez rouge et piqué, les yeux minces.

— Ah, le boiteux. Oui je vois bien. Sauf qu'il est mort hier.

Il attendait, l'œil tranquillement fixé sur ses visiteurs. Victor remarqua ses mains énormes, sa nuque raide. Il lui fit répéter, au bord du saisissement. Cette fois, le petit homme ajouta le nom.

— *Joseph Doterif*, c'est bien ça. Environ onze ans, yeux noisette, taches de rousseur, boiteux de la jambe droite, le bras gauche dans un bandage. Il est mort de fatigue et de fièvre, le pauvre. C'était pourquoi ?

Dauterive sentit qu'on le prenait par les épaules, qu'on le poussait dehors. Son cœur bondissait une danse sauvage, il ouvrait la bouche, murmurait des bribes de phrases. À son passage, marche d'automate, les détenus le regardaient avec indifférence, mais certains riaient, il entendit *petit mignon*, se retourna hors de lui.

— Mort de fièvre et de fatigue, murmurait l'Économe à ses côtés. Ça devait arriver, n'est-ce pas ?

Il disait d'autres choses ; qu'il avait tant d'enfants, si fragiles, si démunis, tant de misère et de morts. Que c'était l'été et qu'on n'attendait point pour enterrer, il faisait trop chaud. Il était certainement déjà en terre.

Mais Victor n'écoutait pas. On essayait de le pousser hors de l'infirmerie. Il se débattit sans réfléchir, au bord des larmes.

*Mardi 10 juillet, midi*

Pendant quelques minutes, le lieutenant resta incapable de la moindre réaction, refrénant ses larmes, son envie de hurler ou de fuir, de tout détruire. Le gardien chef parlait à l'Économe à ses côtés, il lui fallut un immense effort pour revenir à ce qu'ils disaient. Le boiteux, comprit-il, était arrivé là brûlant de fièvre, bien mal en point. Pour qu'il se remette, on lui avait donné de l'eau fraîche et quelques infusions de verveine.

— Rien d'autre ? demanda Dauterive avec peine.

L'homme haussa sa grosse épaule.

— C'est les ordres du chirurgien.

— Qui l'a retrouvé ? s'enquit l'Économe.

Le petit gros appela l'un des gardiens, en veste de hussard usée jusqu'à la trame, tous les boutons arrachés. On avait trouvé le boiteux mort la veille dans l'après-midi, dit ce dernier. Sûrement que c'était la fièvre. En tout cas personne ne l'avait frappé. En fait, on l'avait à peine remarqué, ce gamin-là.

Dauterive prit une inspiration, sentant ses larmes remonter, ses lèvres frémir.

Le surveillant le regardait, sceptique, un peu moqueur, mais aussi les mourants et les scorbutiques autour d'eux, et quelques gamins squelettiques.

— Où est le corps ? demanda Victor d'une voix mourante.

— À la fosse, répondit le gardien chef. Avec cette chaleur, faut pas traîner... C'est tout ? L'heure de la soupe arrive et mes bonshommes aiment pas trop attendre.

Dauterive se retrouva sous le soleil brûlant sans savoir comment, ne se résignant pas à quitter Bicêtre, même s'il savait que tout était fini. La mort de Joseph lui paraissait encore irréaliste, il voulait repousser l'idée comme si cela pouvait changer les choses. Ça n'avait pas pu se produire, quelqu'un s'était trompé.

Ses pensées confuses revenaient vers les dernières images de l'enfant, lorsque Dossonville l'avait fait venir dans la cave de son auberge et qu'il lui avait cassé le bras, devant lui. On l'avait emporté hurlant. Et près d'une semaine était passée avant qu'il ne puisse entreprendre les recherches. Bien trop tard.

L'Économe parlait sans fin, tentait de lui expliquer, de le consoler.

— Tout n'est pas beau à voir ici, mais qu'y pouvons-nous ? Nous n'avons aucun moyen, on vient de supprimer les taxes et privilèges, l'Hôpital général est endetté. Tout tombe en ruine, c'est à peine si nous pouvons nourrir tous ces miséreux. Et qui s'occupe de ces gens, à part nous ?

Victor demanda à voir le cimetière, un terrain vague cerné de murs, à l'écart des bâtiments. Deux internés jetaient des cadavres enveloppés de toile grossière dans la fosse commune. Un des sacs se déchira, laissant passer une jambe maigre aux ongles griffus.

Avec cette température, il fallait vite enterrer la dizaine de morts quotidiens, expliqua le fossoyeur. Il ne savait rien et n'avait pas vu passer le corps du boiteux, de toute façon les toiles étaient cousues. Cette fois Victor ne put se contenir. Il éclata en sanglots.

\*

Ayant ravalé d'autres larmes, Victor demanda à visiter la Correction, où Joseph était d'abord interné à son arrivée à Bicêtre.

Un soleil joyeux régnait à présent sur la grande esplanade. Ils gagnèrent sans un mot un gros immeuble qui jouxtait la prison. L'Économe toqua à une énorme porte au-dessus de laquelle s'affichait le mot :

CORRECTION

Alors que s'ouvraient les verrous d'acier du bâtiment, l'officier hésita. Qu'espérait-il maintenant ? Il inspira profondément et suivit son guide jusqu'à une cour cernée de murs si hauts qu'ils masquaient les arbres autour.

Il lui fallut quelques secondes pour croire en la réalité de ce qu'il voyait.

Une soixantaine d'enfants en sabots, fracs et culottes de tiretaine grises, attendaient alignés devant un mur. Âgés de sept à quinze ans, ils se ressemblaient tous avec leurs cheveux ras, et surtout leur teint pâle, leurs regards soumis remplis de peur.

— Il va falloir qu'on revienne à un autre moment, murmura l'Économe en retenant Dauterive par le bras.

Le gendarme se dégagea avec un regard noir.

— Il y a des choses que je ne dois pas voir ?

À ce moment, un homme vêtu de sombre sortit du bâtiment, armé d'un martinet à longues lanières qu'il balançait ostensiblement. Il s'approcha d'un enfant d'environ dix ans attaché contre le mur du bâtiment par des anneaux de fer, le torse maigre dénudé, comme un oiseau cloué sur une porte.

— Enfants de la Correction ! s'exclama-t-il. Vous êtes ici pour travailler et apprendre les règles. Nous serons toujours indulgents si vous vous soumettez. Mais si vous vous rebellez, vous n'aurez jamais le dernier mot. Maintenant, regardez. Regardez tous, c'est un ordre ! Celui qui ne regarde pas sera fouetté lui aussi !

Puis il abattit le martinet, avec une application féroce. Le hurlement du gamin recouvrit tous les autres bruits, perçant et monstrueux sous ce soleil d'été. Au deuxième coup il supplia son bourreau d'arrêter, se tordant en tous sens. Les enfants alignés face à lui avaient tressailli mais ils se forçaient à regarder, les yeux vides. Quelques-uns pleuraient de terreur, les plus jeunes.

Leur petit compagnon hurlait, demandait pitié, le souffle haché. Le bourreau comptait à voix haute, des petites gouttes de sueur perlant à ses tempes. Cinq, six... Il perdit soudain

l'équilibre et dut faire deux pas de côté pour se rétablir, se tournant aussitôt vers Dauterive, le regard brûlant, le fouet levé.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce qui vous prend !

Il voulut abattre son martinet mais Victor, plus vif, le lui arracha. Tous les enfants avaient détourné le regard. L'homme blêmit, cherchant des yeux l'Économe mais ce dernier fit un signe d'apaisement.

— Laissez, monsieur Bonnefoy.

L'homme se raidit, offusqué. D'âge mûr, les yeux rapprochés, il semblait corseté dans ses vêtements sombres qui le faisaient ressembler à un religieux – tonsure et col à rabat en moins. Ses cheveux étaient coupés courts à la Titus. Après une infime hésitation, il hocha la tête et recula d'un pas.

— Et tout ça devant les correctionnaires, fit-il entre les dents.

Doucement, l'Économe avait repris le martinet des mains de Dauterive.

— Allons, lieutenant. Pas de scandale dans cette enceinte. (À son expression, il était évident que ce qui venait de se produire dépassait l'entendement.) Je comprends votre peine mais... je crois que vous ne vous rendez pas compte. Ces enfants sont la lie de l'humanité. Celui-ci a volé de la nourriture à ses petits camarades. Si on tolère cela, on tolère tout le reste.

Dauterive voulut répliquer que Joseph avait été enfermé ici, et pourtant il n'était pas *la lie de l'humanité*. Il s'essuya le front du revers de la main, le découvrant trempé de sueur.

— Nous n'avons pas d'autre choix. Comprenez-le...

Toujours lié au mur par ses anneaux de fer, le petit fouetté sanglotait en silence, les joues noires parcourues de rivières blanches.

— Vous ne croyez pas qu'il est assez puni comme ça ?

Le dénommé Bonnefoy, l'homme en noir, échangea un regard avec l'Économe avant de prendre la parole.

— J'ai appris pour votre domestique, dit-il d'un ton bienveillant. Je suis désolé, nos prières se tourneront vers lui. Que vouliez-vous, Monsieur ?

— C'est vous qui dirigez ici ?

Avant de répondre, l'homme au fouet chercha l'approbation dans le regard de son directeur.

— Oui. Mon nom est Bonnefoy, Gouverneur de la Correction. Pour vous servir Monsieur.

— Merci, mais je n'ai pas besoin d'un bourreau.

Le visage du Gouverneur se crispa.

— C'est vous qui avez reçu Joseph quand il est arrivé à la Correction ? Joseph Dauterive...

— C'est exact, le boiteux. Mais il n'est resté que quelques jours. Il avait de plus en plus mal et il avait de la fièvre. J'ai dû le faire porter à Saint-Roch. Hier.

— Le 9 juillet donc...

— C'est juste. Tout est inscrit sur nos registres. Voulez-vous les voir ?

De nouveau, il échangea un coup d'œil avec l'Économe.

— S'il vous plaît.

Le bureau du Gouverneur se trouvait au fond d'un corridor aux portes bardées de fer, pourvues de verrous et de guichets. Le jour donnait à peine dans cette pièce monacale aux murs blancs, ornés d'un gros crucifix. L'odeur était assez désagréable, vieille soupe, poussière, transpiration.

Une fois de plus, le cœur de Victor se serra.

Il lui fallut un moment pour reprendre ses esprits et demander à parler aux enfants, que le Gouverneur voulut bien rassembler de nouveau dans la cour.

Est-ce que quelqu'un avait parlé à Joseph, le boiteux ? Avait-il laissé quelque chose, une information ? Avait-il dit quelque chose sur... avait-il...

Sa voix se brisa dans un début de sanglot. Face à lui, les petits prisonniers gardaient le visage baissé. Le silence morne se prolongea. L'Économe ne cessait d'échanger des regards contrits avec le Gouverneur de la Correction.

L'officier sentit ses épaules s'affaisser. À travers un carreau poussiéreux, il distinguait dans une salle un alignement de tables, semées de monceaux de lacets sous le regard douloureux d'un énorme Christ en plâtre peint.

Il reprit sa respiration en portant les yeux au ciel sans un oiseau, sans nuage. L'univers ne lui semblait que tristesse et désillusion.

\*

Il y avait eu un premier trajet vers la prison des enfants. À ce moment, il était au-delà de la peur, au-delà même de la douleur, le bras comprimé Dieu savait comment. Il n'avait rien pour arrêter le mal. La douleur empirait, ses doigts gonflaient, il crevait de soif et dormait très mal, le corps lourd.

C'était la fièvre, pour sûr.

Arrivé ici parmi ces enfants, il avait eu de la chance : l'homme en noir l'avait installé dans une cellule, mais il le regardait d'un air déplaisant. Il avait fait venir un médecin qui avait refait son bandage, lui avait donné une potion puis de la soupe et du pain. La fièvre était tombée, mais il n'avait pas bien dormi, il n'aimait pas l'endroit et surtout les yeux rapprochés de ce monsieur, ses façons caressantes. Il savait très bien ce que cela voulait dire et il en étouffait d'épouvante, à y penser, mais il ne voyait pas comment y échapper.

Au bout de quelques jours, on l'avait fait sortir.

Il faisait nuit, son protecteur dégoûtant lui avait intimé le silence et ils étaient ressortis. À gauche, une église donnait sur une grande place. On voyait beaucoup de grands bâtiments, un vent léger apportait des cris bizarres, des bruits de chaîne. Où était-il ? On l'avait conduit dans un dortoir où c'était encore pire : toute la nuit du mouvement, des grossièretés, des fantômes qui erraient, le regard dément.

Joseph pleurait. Était-il possible qu'un tel endroit existe ? Il montait par la fenêtre d'autres gémissements, des pleurnichements, des rires idiots. Un homme en appelait au diable, à la puissance infernale, aux loups-garous, promettait des philtres d'amour.

Peu avant l'aube, un mouvement s'était produit au fond du dortoir, accompagné de cris. Quelques hommes s'activaient autour d'un grabat, on entendait des coups et des grognements de bête. Quelqu'un se débattait et pleurait sous eux. Un enfant, comme lui.

Il serrait une pierre dans son poing, une pierre ramassée au hasard d'un transfert. Si cela lui arrivait, il se défendrait. Mais au fond de lui il savait qu'il ne pourrait pas grand-chose contre ces monstres, et il en pleurait d'impuissance et de désespoir, songeant aux visages aimés désormais tellement lointains.

Le visage de sa maman morte s'effaçait. Il avait oublié le son de sa voix. Un gros personnage ronflait sur la litière à ses côtés, bave au menton.

Personne ne le retrouverait ici.

Personne sauf peut-être son maître, le lieutenant. Il chercha une prière au fond de son cœur.

*Mardi 10 juillet, une heure de l'après-midi*

Gentilly s'éloignait, petit village écrasé sous le soleil. Beaucoup de paysans travaillaient aux champs. Victor croisait des brancardiers convoyant un malade ou un infirme, qu'ils abandonnaient parfois à même la chaussée pour se rafraîchir un peu plus loin dans un cabaret.

Le lieutenant les regardait à peine, visage fermé, laissant aller Neptune au pas, ressassant sans le vouloir les affreux événements qui avaient fini par tuer Joseph. Tout avait commencé au printemps dernier, alors qu'ils escortaient la paye de l'armée, une fortune de cinq cent mille livres. Le convoi avait été attaqué et le lieutenant avait entamé une poursuite en compagnie de Joseph – il revoyait encore le garçon dans son uniforme d'enfant de troupe.

À Paris, les choses avaient mal tourné et Dossonville, qui dirigeait les voleurs, avait fini par les capturer. Si Dauterive s'en était sorti (avec le nez cassé tout de même), ce n'était pas le cas de Joseph, jeté en prison avec un bras fracturé<sup>1</sup>. Grâce à des policiers du Comité de surveillance de l'Assemblée nationale (une sorte de ministère de la Police *bis* qui dépendait des députés), le gendarme avait retrouvé sa trace à la prison de La Force à Paris, puis à Bicêtre...

Un sanglot monta dans sa poitrine et ses traits se crispèrent. Bien plus que son domestique, Joseph était comme son fils adoptif. Victor s'était juré de l'arracher à son sort de boiteux et

1. Voir *L'Espion des Tuileries*.

d'orphelin. Il se souvenait très bien de cet instant où le garçon lui avait dit qu'il voulait devenir médecin, quelques semaines plus tôt, sur un banc moussu du parc de l'hôtel de Noailles, chez La Fayette. La nuit était chaude, un peu venteuse, pleine de promesses et de menaces. Le lendemain ils étaient enlevés tous les deux par les hommes de Dossonville.

Le jeune homme était arrivé au bâtiment détruit de la douane, barrière d'Italie. Sitôt achevé à grands frais, le mur des fermiers généraux avait brûlé trois ans plus tôt. Depuis, la municipalité avait aboli toutes les taxes à l'entrée de Paris. Avec la chaleur, les guinguettes et les cabarets alentour étaient remplis et Dauterive mourait de soif, mais il franchit le poste de garde sans s'arrêter.

Il se pencha en avant sur sa selle, vérifiant une fois de plus la présence de ses deux courts pistolets dans leurs fontes, l'acier des canons frais sous ses doigts, les silex bien vissés dans le mécanisme du chien. Il contrôla leur chargement.

Avant ce soir, tout serait terminé.

\*

Il se sentait très serein. Tout était calme rue d'Enfer, puis rue du Faubourg-Saint-Jacques. Les nombreux ouvriers de ce quartier pauvre faisaient sans doute leur pause du midi. Seuls quelques gamins aux pieds nus se poursuivaient sur la chaussée dans l'odeur épouvantable des ordures recuites. Avec leurs petites mines et leurs pantalons sales, ils lui rappelaient Joseph et il détourna vite les yeux.

Comme pour aviver la douleur, le lieutenant dépassa l'église Saint-Séverin. Pendant longtemps il avait vécu là avec le garçon, dans un immeuble crasseux dont il ne connaissait vraiment que le couple de boulangers du rez-de-chaussée. Eux aussi s'étaient attachés à Joseph, surtout la boulangère, une grosse blonde qui n'avait pas eu d'enfant et s'inquiétait toujours pour lui.

Que diraient-ils s'ils savaient ? Il eut soudain terriblement honte. Il recommençait à pleurer sans s'en apercevoir, avec le sentiment obscur d'avoir accompli son voyage, d'avoir tout vu et tout vécu, d'arriver au bout de la route.

Il avait à peine vingt ans mais son enfance lui paraissait incroyablement lointaine, presque celle d'un inconnu quand il y songeait. Né Victor Brunel, chevalier d'Hauteville, il avait vécu insouciant jusqu'à l'âge de douze ans, jusqu'à ce qu'il annonce à son père son intention d'embrasser la carrière militaire, comme son aîné François.

À partir de cet instant tout avait changé : le marquis de Saulon son père l'avait pris en détestation, lui reprochant tout, l'humiliant, le rejetant. Militaire, lui, chétif comme il était ? Certainement pas ! Il serait prêtre. En attendant le séminaire, il l'avait expédié au collège des Oratoriens, à Dijon, ce qui avait changé la vie du jeune homme car il y avait découvert les livres, le dessin et l'étude. Certains maîtres lui avaient fait connaître Rousseau et Mably, Plutarque, Cicéron, un monde nouveau, celui des philosophes et de l'esprit, à mille lieues des parties de chasse, des bagarres avec les petits paysans du voisinage et surtout du carcan moral où vivaient les siens.

Averti de cette dangereuse corruption, le marquis l'avait retiré du collège. Il était venu le chercher un mois de mars, sanglé dans un long manteau en drap de laine.

— Vous apprendrez le droit, lui avait-il lancé sans même lui souhaiter le bonjour.

— Je croyais que vous me destiniez au séminaire.

Sa voix tremblait de peur et de colère.

Le marquis avait tourné le dos.

— Vous ferez ce qu'on vous dira.

Et c'est ainsi que Victor était devenu le secrétaire particulier d'un certain Jaillard, procureur de la maréchaussée du bailliage seigneurial de Sens, homme irascible chargé de dresser *Monsieur le philosophe*. Un an plus tard, la Révolution faisait voler en éclats ce détestable projet. Le jeune homme, qui avait révélé ses talents d'enquêteur, avait trouvé à Paris la protection du tout-puissant marquis de La Fayette. Ce dernier lui avait offert une charge d'officier dans la toute nouvelle Gendarmerie nationale, ce qui lui permettait d'échapper à l'emprise de son père, puisqu'il était encore mineur.

Ce passé ne comptait plus maintenant, se dit Victor, qui sentait le poids de ses armes au fond des basques.

Son regard bleu azur avait viré au noir. Après l'île de la Cité, il arriva aux Halles, ce cœur de l'approvisionnement de Paris entièrement rénové sept ans plus tôt. Une gigantesque halle au blé se dressait maintenant sur l'emplacement d'un ancien hôtel particulier, on avait construit des marchés neufs et le cimetière des Innocents avait laissé place à un *marché aux Herbes et aux Légumes*.

L'officier serra les mâchoires. Sans même chercher de solution de repli, il laissa Neptune à la garde d'un petit commis et s'enfonça dans les allées du marché, encore pleines de monde. Passé la grosse fontaine de style Renaissance, l'auberge de Dossonville apparut bientôt, au-dessus des étals de fruits. Une enseigne en fer dessinait le contour d'un heaume de chevalier, visière baissée. Il se souvenait bien de l'intérieur, propre et cosu, les murs décorés de fausses peintures moyenâgeuses. Le magistrat-cabaretier recevait ses pratiques dans une grande pièce, dans l'arrière-cuisine.

Dauterive s'arrêta à quelques pas de l'entrée. Trois hommes en habits militaires ou carmagnoles<sup>1</sup> surveillaient les abords, armés de sabres et de piques, coiffés du bonnet rouge des *sans-culottes*. Il plongea la main dans les poches pour armer ses pistolets.

Ces hommes ne lui inspiraient que mépris ; les véritables patriotes, pensait-il, combattaient au front. Ces fantoches, il les hacherait à coups de sabre et il entrerait dans l'auberge avec l'avantage de ses pistolets chargés, jusqu'à l'arrière-salle... La surprise jouerait en sa faveur.

Une dernière fois, il examina le marché, encore bondé et sous bonne surveillance de gardes nationaux et de policiers – on craignait plus que jamais les vols et les pillages. Même s'il sortait vivant de l'auberge, il n'irait pas loin. Mais quelle importance ?

---

1. Vestes courtes (à la différence de l'habit, qui comporte des basques).

Un mouvement le surprit alors sur sa gauche. Quelques patriotes arrivaient, devançant un homme qu'il aurait reconnu entre mille. Assez massif, la quarantaine, Dossonville avait l'allure souple, les yeux mi-clos, nez et menton carrés. Sa redingote de bonne coupe et son chapeau rond à boucle ne suffisaient pas à donner le change, l'ancien domestique perceait en lui, avec ses façons mielleuses mais brutales, ses grosses bagues aux doigts de chaque main, son air canaille.

Victor se souvenait de tout, de sa voix douce mais menaçante, des coups qu'il avait donnés, à lui ou à Joseph. Il voulut avancer mais c'était impossible, ses jambes refusaient de le porter, pour un peu il serait tombé.

Et sa gorge se serrait à l'étrangler, son ventre se liquéfiait.

Un des hommes de l'escorte était déjà entré dans l'auberge, mais Dossonville s'attardait à l'entrée. Le jeune homme contourna lentement un étal. Il avait sorti ses deux pistolets dans le mouvement. Dossonville le vit alors, il sourit puis recula d'un pas, blême. Ses gardes du corps n'avaient pas compris.

À cette distance, pas besoin de viser.

Dauterive pointa ses pistolets, le métal froid des deux détenteurs sous ses doigts.

Alors tout se passa très vite. Il se sentit poussé violemment de côté, tomba sous le poids d'un homme, lâchant un coup de feu vers le ciel. Des cris de femmes s'élevèrent, un début de panique, tandis que le gendarme se sentait remis sur pied, ceinturé et poussé dans un mouvement de foule.

Il se débattit, aveuglé, deux hommes lui ceinturant fermement les bras.

Dossonville avait disparu de son champ de vision.

\*

— Eh bien, mon cher. Moi qui pensais que vous aviez quitté Paris pour rejoindre votre La Fayette !

— C'est que je ne peux plus me passer de vous, mon bon.

Charpier répondit d'un sourire sans joie, un éclair de colère passant même dans ses yeux bleus bordés de cils noirs, qui lui

donnaient l'air d'être maquillé. Deux inconnus avaient forcé Victor à monter dans le fiacre où il l'attendait, rideaux tirés.

Depuis maintenant deux ans, le destin des deux hommes ne cessait de se croiser, sans qu'ils le veuillent vraiment.

Antoine-Louis Charpier, ancien graveur à Chartres, s'était élevé à la faveur des événements, d'abord au service de la Cour, puis du duc d'Orléans puis de La Fayette, tout comme Victor. Commissaire de police élu à Paris, puis député, membre assidu des Jacobins, proche de Robespierre, il prétendait œuvrer pour la cause patriote mais Victor ne voyait en lui qu'un opportuniste, un traître.

Et voilà qu'il surgissait de nouveau, toujours d'humeur égale avec ses habits noirs de bonne coupe, son visage sévère marqué de longs plis aux joues, ce ton qu'il s'efforçait de rendre distingué.

— Faites attention tout de même. Si les sans-culottes connaissaient votre rôle auprès de La Fayette, ils pourraient bien vouloir promener votre belle votre tête au bout d'une pique. Ce cher marquis a très mauvaise presse à Paris ces jours-ci.

— Ma tête sur une pique, c'est ce que vous aimeriez ?

— Ne dites pas de sottises. Combien de fois vous ai-je sauvé la vie ? Deux fois ? Trois fois ?

— Vous étiez payé pour le faire.

— Pas toujours, fit Charpier en plongeant son regard dans celui du jeune homme.

Puis il toqua au carreau et la voiture s'ébranla lentement. Le lieutenant se souvenait à peine du désordre sur le marché, après son coup de feu. Il se tourna vers le député alors que le fiacre s'engageait rue Saint-Denis.

— Que faisiez-vous devant l'auberge du Heaume ? Vous me suiviez ?

— Je pourrais vous renvoyer la question. Pourquoi vouloir assassiner ce brave Dossonville ?

— J'assassine qui je veux.

Il eut envie de parler de la mort de Joseph, mais s'en sentit incapable.

— Vous vous seriez perdu vous-même, jeune homme.

Le député causait à Victor sans le regarder, ses deux belles mains d'artisan posées à plat sur ses genoux. Par la vitre, le gendarme vit qu'ils traversaient la Grande Boucherie dans des relents de viscères et de sang séché. Puis ils dépassèrent le Châtelet pour tourner à main droite sur le quai.

— Où m'emmenez-vous ? Je suis prisonnier ?

Charpier ne prit pas la peine de répondre. Il avait l'air particulièrement fatigué, mais peut-être n'était-ce dû qu'à ses joues, pas rasées de trois jours.

— J'avais placé mes hommes en observation autour de l'auberge de ce... À vrai dire je voulais l'arrêter...

— L'arrêter ? Pour quelle raison ?

Les pensées du jeune homme se bouscuaient, chaotiques. Pourquoi l'arrêter ? Savait-il, pour Joseph ?

— Quand je vous ai vu, j'ai préféré intervenir. J'ai fait disperser la foule et Dossonville s'est barricadé dans son auberge, tant mieux ma foi. Vous l'auriez tué, n'est-ce pas ?

La voiture s'était arrêtée quai de La Mégisserie, dans le tintamarre habituel des passants, les odeurs acides d'oiseaux dans leur cage, les mendiants et les petits voleurs qui grenouillaient dans la foule.

— Joseph est mort.

Après un long silence, Charpier lui fit répéter. Le fiacre repartit dans un cahot. Victor avait la bouche pâteuse, il n'avait rien avalé depuis la veille. Croisant sur le quai un petit commissionnaire croulant sous les provisions, sept ans à peine, il revit la fosse commune, les corps dans des sacs cousus. Il ne put refréner un sanglot.

Charpier reprit la parole, très bas.

— Je ne comprends pas. C'est Dossonville qui l'a tué ?

Pendant quelques instants, le jeune homme fut incapable de parler. Puis il retraça son enquête, d'abord à la prison de La Force, puis à l'Hôpital général.

— C'est lui qui lui a fait casser le bras, lui qui l'a fait interner et qui a refusé de me dire où. C'est de sa faute. Il mérite la mort.

Cependant leur fiacre arrivait quai du Louvre, sortant peu à peu de la cohue.

— Où l'avez-vous enterré ? demanda Charpier après un long moment.

Plus que par sa question, Victor fut surpris par l'attitude de son vis-à-vis : affaissé dans sa banquette, l'ancien graveur était livide, les lèvres presque tremblantes.

— Il est resté là-bas, dans la fosse, répondit-il, ému aux larmes. Je n'ai pas su quoi faire.

Charpier baissa le menton et il crut qu'il allait pleurer lui aussi, mais il sortit de son habit une flasque en argent gravé, à laquelle il but longuement, avant de la tendre au gendarme qui refusa d'un geste.

Le fiacre roulait à bonne allure maintenant. Ils traversèrent le pont Royal dans un océan de lumière, puis tournèrent à gauche sur le quai. Arrivée là, la voiture s'immobilisa dans un grincement de ressorts.

Charpier lui fit signe qu'ils étaient arrivés. L'instant d'après, il s'accoudait au parapet de pierre, le regard perdu dans les flots. Victor l'avait rejoint, perplexe. Où diable voulait-il en venir ? Comme d'ordinaire la Seine se chargeait de péniches marchandes, de coches d'eau avec leurs voyageurs. Le député but une nouvelle lampée à sa gourde, l'air profondément triste.

— On va le venger, votre garçon, murmura-t-il sans quitter des yeux la terrasse du bord de l'eau, où passaient les promeneurs nombreux. Nous allons détruire Dossonville. Mais pas comme vous le vouliez. Pas en vous sacrifiant. C'est bien ce que vous vouliez faire, n'est-ce pas ?

Victor approuva du menton, la gorge serrée. Il avait l'impression d'émerger d'une espèce de cauchemar. Une heure plus tôt, il aurait accepté la mort avec joie, pourvu qu'il ait tué cet homme. L'ancien graveur le fouillait de son regard bleu, soudain cruel. Il se redressa.

— Allons, venez.

— Venir où ?

Déjà le député descendait l'un des escaliers qui menait au fil de l'eau, s'approchant d'une lourde péniche toujours amarrée là.

Cent fois Victor avait aperçu ce gros bâtiment flottant qui hébergeait les *bains Poitevin*, les plus célèbres de la capitale, tout simplement parce qu'ils y avaient été les premiers du genre. Pour trois livres, on pouvait y louer une chambre équipée d'une baignoire d'eau puisée au fleuve, puis filtrée.

Il descendit les marches à son tour.